

Herbert J. Pastorius

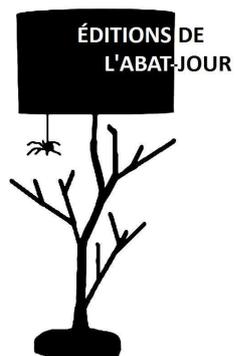
**CREVEZ
CHAROIGNES**



ISBN : 979-10-90106-04-8
© Éditions de l'Abat-Jour, 2011

Herbert J. Pastorius

CREVEZ CHAROGNES



Avant-propos

Je ne sais pas qui a écrit « Crevez charognes », alors plutôt que de me perdre en conjectures, je vais vous dire ce que je sais, ou plutôt ce que je l'ai lu et ce qu'on m'a dit. En avril 1987, un homme d'une cinquantaine d'années environ a été retrouvé mort dans un foyer pour SDF de Chicago, avec pour seuls effets personnels un amas de feuilles froissées dans un sac à dos. Il aurait été enterré sous X au cimetière de Rosehill.

En juin de la même année, les feuillets contenus dans le sac ont été achetés par Marvin Larsen, un bibliothécaire à la retraite ; on ne sait pas qui les lui a vendus ni à quel prix. Celui-ci a tenté de remettre dans l'ordre plus de trois cents pages manuscrites recto verso et de les dactylographier : il a obtenu ainsi un roman complet (« Croak Bastards »), un roman inachevé (« Blobfish »), deux longues nouvelles complètes (« Hush-Hush » et « Tallahassee »), et un dernier texte de quarante pages sans titre, début ni fin, qui d'après lui n'avait rien à voir avec les précédents. Larsen a essayé de faire publier le seul roman complet pendant plusieurs années, le décrivant comme un « étrange polar de science-fiction nihiliste »¹ à un ami correcteur dans un courrier de 1988 dont il a conservé la photocopie.

À sa mort en 1999, la famille de Larsen a revendu toute sa collection, dont ces tapuscrits, à un libraire de Kalamazoo, Spencer Crow. Au milieu du premier roman se trouvait un dossier expliquant l'histoire que je viens de résumer ; Larsen y évoquait une écriture nerveuse, dense et serrée, difficilement lisible, qui lui avait pris des semaines de retranscription. Des notes écrites d'une autre main, sans doute un rapport de détective privé, mentionnaient un certain Willy, SDF à Chicago, disant avoir connu l'auteur des textes. Les seules informations rapportées sont un nom, Herbert Jeffrey Pastorius, sa passion pour le jazz et ses difficultés d'élocution. La partie basse de ce rapport d'une page ayant été déchirée, il est impossible de

¹ Avec ses propres mots, « an odd thriller of nihilist sci-fi ».

savoir qui en est l'auteur. Sur une dernière feuille, Larsen parle de la perte des manuscrits originaux, disparus dans l'incendie de son appartement en 1992.

Croyant à un canular, Crow n'a rien fait des textes jusqu'à sa mort dans un accident de voiture en 2005 ; ceux-ci sont alors parvenus à un ami d'enfance auquel il a légué ses livres, mon père François Dorville. Il a travaillé à la traduction des tapuscrits en français et les a envoyés à de nombreux éditeurs canadiens sans résultat ; les premières pages de « Croak Bastards », devenu « Crevez charognes », ont été publiées en épisodes dans un webzine rapidement disparu, Buttock. Le texte est ensuite resté en sommeil durant trois années, jusqu'à sa publication actuelle.

Voilà l'histoire de ce roman, telle que je l'ai découverte, telle que je l'ai comprise. J'ignore si Herbert Jeffrey Pastorius a jamais existé. Je n'ai jamais vu, même en photo, Spencer Crow et Marvin Larsen, et je n'ai aucun moyen de confirmer ce qui vient d'être résumé au cours de ces quelques paragraphes. Peut-être est-ce une mystification d'un de ces deux hommes, par goût du mensonge et de l'étrangeté, ou de mon propre père, qui aurait voulu éprouver ma sagacité de lecteur ; je sais seulement qu'aucune note se rapportant aux textes n'est de sa main.

J'aurais pu faire des recherches sur les noms et les lieux mentionnés précédemment, mais j'ai pensé que cela comptait moins que de faire enfin connaître ce roman violent et bizarre. Il m'aura fallu beaucoup d'obstination pour le voir publier, dans une traduction légèrement remaniée par rapport à celle réalisée par mon père, qui n'est malheureusement plus là aujourd'hui. Personne ne saura jamais qui a écrit « Crevez charognes » et les autres histoires que je possède encore ; je n'ai pour ma part plus envie de me poser de questions.

Ces textes existent ; le premier est ici. Le reste n'a que peu d'importance.

Thomas Dorville, Montréal, décembre 2010.

La lame pénètre mon flanc. Je veux crier. Je peux pas. Le chiffon à l'odeur d'alcool est enfoncé dans ma bouche. Derrière, collé à mon dos comme une vieille sangsue pleine de sang, il est là. Tranquille. Il attend. Je sens son souffle, son putain de souffle saccadé. Je sens sa main immense pressée sur mon visage, appuyant un peu plus fort sur ma mâchoire au fur et à mesure que le sang me coule sur la cuisse. Je peux pas bouger. Je peux pas m'enfuir. J'essaie même pas. Je vois pas l'intérêt. Mes membres restent bien immobiles. Déjà morts. Comme de bons soldats fusillés. Ils ont l'habitude. J'essaie de m'accrocher à quelque chose. J'essaie de m'accrocher encore. Je devrais pas. Tenir le plus longtemps possible. C'est ce qu'on attend de moi. Je regarde autour, partout, nulle part. Rien qu'une chambre, une foutue chambre d'hôtel, crasseuse, terne, dégueulasse, une chambre comme les autres, où on dort pas, où on s'effrite, se râpe contre les murs qui rétrécissent dans la nuit, les murs tapissés de fleurs immondes avec dans les angles des toiles d'araignées crevées. Comme un cercueil. Un cercueil bien trop grand. Il me tient toujours. Ça lui va comme ça. Il grogne. Il a l'air content. Ils le sont en général. J'ai pas fait gaffe à son visage. Sûrement un type quelconque, ni moins crade ni moins détestable que tous les connards qui traînent dehors. Un enfoiré lambda. Même pas une gueule de méchant, pas le genre de mec à faire peur. Une tronche de fonctionnaire dépressif. D'employé du gaz. De manutentionnaire. Deux coups brefs. Deux brûlures. Il me larde encore. Il est dans son droit. Je vais finir par me vider à ce rythme. C'est le prix à payer. Enfin bon. Y'a des jours où ça pèse, où je commence à en avoir marre. Je voulais être trompettiste de jazz à la base. La musique ça intéresse plus personne. On va me recoudre, m'aliter, me gaver de substances. Ils disent que ça étouffe la douleur. Comme si elle pouvait partir. Elle est toujours là. C'est ce que je suis. On va peut-être devoir me mettre dans un trou. Le plancher est déjà couvert de sang. Y'avait une moquette avant. Le patron a fini par l'arracher. Trop de sang. Des couches successives. Ça se rattrape pas, le sang. Ça suinte. Ça dégouline. Ça s'incruste. On sait plus comment s'en débarrasser. Ça veut plus partir. Il se lasse, il fatigue, il râle, la pauvre bête, il se met à m'étrangler. Tant mieux. Ça ira plus vite. Il a lâché son

couteau, je le vois briller par terre, ça fait un trait luisant dans le sang noir. Il serre, l'enflure, il fait du zèle, il veut avoir le dernier mot, il serre mon cou avec ses pognes énormes, comme s'il voulait que ma gueule finisse par exploser. Il aimerait bien me l'arracher, l'enlever comme un capuchon, une peau morte, c'est ce qu'ils veulent tous, tuer à mains nues, nous avoir à leur merci. On arrive à la fin du set, moins d'une minute avant que tout soit terminé. Pour ce soir. J'ai eu mon compte. Les clients je les oblige à mettre une alarme à sonner, le bruit strident en général ça les calme et ils arrêtent. Vaut mieux. Sinon je suis mort. On s'y fait à force. C'est mon boulot de crever sans faire d'histoire.

Première partie

Phil, 1

On vit dans un monde sans violence. C'est un peu grâce à moi. Philip Lester Scott, c'est ce qu'on peut lire sur ma licence et mon contrat de travail, et ce qu'on aurait dû voir sur ma pierre tombale si on avait mis un blaze sur tous les restes calcinés du dix-septième district. Plus de six mois que tout ce barouf a eu lieu, mais c'est une autre histoire, enfin c'est la même mais je voudrais pas brûler d'étapes, mieux vaut que je vous explique les choses dans l'ordre sinon vous allez vous y perdre. Le plus simple, c'est de revenir au jour où tout s'est mis à merder pour moi, y'a un an de ça, ce putain de 9 octobre. Je suis formel là-dessus même si j'ai pas la mémoire des dates, je revois des choses, j'ai des images gravées dans la tête, bien imprégnées, ça me tapisse la caboche, ça me recouvre la cervelle comme des décalcomanies. J'aurais oublié sans le journal, la date était marquée dessus, sûr et certain, c'était celui du vieux Bob, il me laissait le lire gratos tous les matins, moyennant sa pige du samedi soir, parce que moi j'en savais foutrement rien de quel jour on était, j'avais pas vraiment les idées au clair. Le journal avait les feuilles toutes collées, visqueuses, avec des mots qui dégouлинаient, j'avais regardé la date et eu un vertige, une sorte d'étourdissement, je me suis senti engourdi, je me pensais en janvier ou en août, j'ai eu l'impression d'avoir oublié des mois entiers, d'être complètement à côté de la plaque. C'est un don, la mémoire. Dans ce boulot c'est plutôt une tare, un arrière-goût qui gagne le cortex, des cauchemars à n'en plus finir. Je m'en fous. Je suis sous médocs, j'ai plus d'illusions et j'ai honte de rien. J'étais encore dans le coaltar de la veille. J'avais passé la nuit à l'hosto après ce qui m'était arrivé. La routine. Une pige un peu plus violente que d'habitude, c'était ma faute à vrai dire, j'avais mal calculé. Le timing c'est la base, faut avoir l'œil et de bons réflexes, j'avais bien foiré sur ce coup-là. Je suis en catégorie C, sans AS mais avec la

protection minimum, c'est comme ça que je me fais du fric, pas des sommes mirobolantes non plus, faut pas que vous vous gouranciez, je suis loin de rouler sur l'or, disons que je suis l'un des moins pauvres des plus pauvres, pour vous donner une idée. AS c'est pour Agression Sexuelle. Catégorie C ça veut dire que le nombre de sévices que j'accepte de subir est limité : coups et blessures, partout sauf au visage, asphyxie, étranglement, agression à l'arme blanche et c'est tout. C'est déjà pas mal. Les autres disent que je suis une petite nature. Il m'avait salement dérouillé avec son cran d'arrêt. Je m'étais pas assez méfié. Une erreur de débutant. C'était un nouveau. Je pensais que ça se passerait sans trop de dégâts. Au début il a pas voulu me cogner, j'aurais dû trouver ça louche. Il a rien dit. Il m'a regardé. Je m'en foutais. J'avais la dalle. En général c'est ceux qui cognent le plus fort en premier qui sont les plus calmes ensuite. Des fois ils font plus rien. Ils attendent la fin du set. Ils parlent pas. Ils osent pas aller plus loin. Ils réfléchissent. Ils font pas chier. Lui il a savouré chaque seconde, il aurait même demandé un extra si j'avais pas été dans les vapes après son étranglement maousse. Je me rends compte que j'ai oublié de vous dire l'essentiel sur mon job, mon ancien job plutôt, on peut dire ça comme ça. Je suis vic. Ou 2AP pour l'administration et les fiches de paye, Agent d'Accompagnement Personnel, les connards des bureaux ont le sens de l'euphémisme, ça pourrait me faire marrer si j'avais pas si mal aux côtes, un fou rire et je pourrais me perforer un poumon. Entre nous on a jamais dit 2AP, ou alors pour faire les cons, on disait vic, c'est comme ça qu'on s'appelait. Ça veut dire victimes. On en était pas vraiment puisqu'on était payés, à une époque je me suis renseigné pour savoir d'où il venait ce mot-là, j'aime pas avoir des doutes, ça m'empêche de dormir, ça et les hématomes, les attelles, les os qu'on doit garder immobiles, qui se ressoudent la nuit pendant qu'on est plus rien. Dans les dicos ils disent que c'est comme ça qu'on appelait les animaux bons pour l'abattoir y'a des siècles, on les donnait en offrande aux dieux, quand on en avait devant lesquels se mettre à quatre pattes. Ça a bien changé. Maintenant on en est réduit à se donner en holocauste à des paumés, des merdeux, des baltringues qui sniffent de la colle et s'envoient du méthane, pour que dalle la plupart du temps, ou si peu, une fois qu'on a payé la bouffe et le loyer il reste plus au fond des poches que de vieux pansements et le sang séché goutté de ses phalanges. Et puis on a trouvé le dieu unique, le dieu suprême, il est bien balèze celui-là, il résout tout et personne trouve rien à y redire. La sécurité. Le mot est lâché. Tout est dit. Y'a plus de violence. Plus de crimes. Plus de meurtres. Plus de guerres, pas ici en tout cas. On a la solution. Elle est

belle, elle est pratique, on l'adore comme des bienheureux. Tout est légal. Tout est organisé. Si un mec a envie de se défouler en shootant les genoux d'un type au fusil, coup de fil, virement par carte bancaire, le rendez-vous est pris avec un catégorie A qui se fera dézinguer avec le sourire à condition d'allonger. C'est le job. Ça gagne pas des masses si on tient à rester valide. Pour beaucoup c'est du superflu. Faut repartir en civière en tenant ses tripes pour que ça paye un minimum. Ceux qui le font ont pas le choix, on est des milliers, des millions dans le monde entier à tous les coups, on le fait pour bouffer, pas par plaisir, par paresse, on est pas des tordus, des cupides, des flemmards, des idiots, des branques, des masochistes, des tarés, des épaves, des bons à rien, des pédales refoulées. C'est la faute à la société, qu'ils disent, à l'ère du temps. Mon cul, ouais. C'est la faute de l'être humain, ce charognard déguisé, en costard repassé et godasses vernies, qui prend de grands airs en plein jour avant de suriner son prochain le soir au lieu de regarder la télé et de se répandre en bout de chaîne en tas de gerbe pour les asticots. J'ai pas de respect pour les clients, ni pour ceux qui prennent un pourcentage sur les coups de surin que je prends moi dans le bide tous les jours. Vous faites pas d'illusion. J'ai pas de respect non plus pour les crevards de mon espèce qui se font saigner comme des porcs et qui se contentent de cette vie, se consolent en disant qu'ils ont pas eu de chance. Faut croire que je m'y plaisais après tout, j'ai jamais cherché à faire autre chose, j'étais pas assez bon pour jouer dans des clubs, de toute façon ils ont presque tous fermés. D'ailleurs si j'avais pu je l'aurais sûrement gardé, mon taf, je sais pas en fait, j'ai pas idée de ce qui se serait passé si y'avait pas eu tout ça. Bref, ce matin-là j'étais à la bourre et complètement à l'ouest, sapé façon momie sous mon vieil imper à grand renfort de pansements et de bandages, les ongles noirs de sang, incrusté en dessous, c'est coton à faire partir, puis j'avais pas le temps de faire ma précieuse, fallait que j'aille chercher ma thune. J'étais sorti deux heures plus tôt du Stapleton, l'hosto des vics, on nous accueille discrètement en sous-sol, c'est la procédure, j'ai demandé à voir mon doc attitré mais on m'a dit que Morris était pas là. Ce sac à merde m'avait pas loupé. Pas Morris, l'autre, le client. Danger de mort. J'avais le papelard qui en faisait foi. Ils s'inquiètent pas quand ils nous voient arriver les toubibs du Stapleton, ils sont habitués, on est des bons clients, la boîte paye à l'année pour toutes ces conneries, les soins, les os à redresser, les plaies à recoudre, chaque mois on va donner notre sang, ils le stockent dans de petites poches jaunâtres et nous le réinjectent quand on se pointe blafards et rincés. Ça sert toujours. Ça rend service. Avec le temps je trouve qu'on résiste mieux

aux coups, y'a comme une habitude, le corps prend ses repères, il sait ce qui l'attend, je sais pas quel âge j'ai, peut-être trente ou trente-cinq, on m'en donne facile dix de plus, j'ai pas fait les comptes mais j'ai dû être vic dix ans au moins, les dernières années j'avais plus vraiment mal, j'étais plus surpris de rien, je ressentais que de la chaleur progressive, localisée, je tombais dans les paumes et je me réveillais perfusé dans un hosto puant la pisse, cinq ou six heures en observation, de retour dehors, prêt à une nouvelle danse. J'ai pas fait d'études mais je pense aussi qu'au fil des ans l'être humain devient plus résistant, il se renforce, il est paré au combat, apte à s'en prendre plein la gueule, on est plus grands aujourd'hui que du temps de mes parents, enfin je suppose, je sais pas à combien ils culminaient, je les ai jamais connus. Je m'égare un peu, faut me pardonner, j'ai pas l'habitude de raconter des histoires, y'a jamais eu personne pour m'écouter. J'étais pressé, je devais faire un saut à la Cave, un tampon à l'accueil et j'aurais eu droit à ma prime. On a toujours droit à une prime quand on fait de la plongée outre-tombe, qu'on est donné pour mort quelques minutes, ç'a dû m'arriver cinq ou six fois en vrai, des primes j'en ai touché trois fois plus, Morris falsifiait les papelards, on avait comme un accord. La Cave c'est l'immeuble de la boîte qui nous emploie, une tour à l'envers, une tour normale du seizième district mais les locaux occupent que les étages inférieurs, tout se passe dans l'obscurité, en descendant, en s'enfonçant sous terre ou dans la merde, l'éclairage est pas terrible, on s'y paumerait si on devait dépasser l'accueil du quatrième sous-sol, là où on nous remet nos cartes de paiement. J'avais parcouru le journal à l'arrache, le vieux Bob grommelait je sais plus quoi, il se plaignait comme toujours, de la pluie ou des rats, des journaux, de la télé ou des élections, moi j'en avais rien à battre, je pensais à ma prime, au meilleur moyen d'atteindre la Cave sans faire péter mes coutures. L'imper c'est parce que je créchais dans le quartier ouest du seizième, un immeuble pourri avec vue sur une des vieilles centrales à l'arrêt, j'y ai toujours mon appart mais j'ai pas intérêt à y retourner, le proprio a dû tout virer depuis des mois, y'a rien que je voulais garder puis c'est pas plus mal, je déteste les déménagements. C'est le quartier le plus déglingué de tous, celui où y'a le moins de buildings et le plus de vols, les honnêtes gens sont pas de la partie, ils sentent bien que c'est pas un endroit pour eux, et comme partout y'a la pluie, tout le temps, tous les jours, un peu plus forte de ce côté-là, plus dense, plus froide, cette flotte poisseuse couleur d'algue qui donne envie de dégueuler. L'enfer de traverser la rue sous cette merde, fallait pas mettre un pied dehors, c'est ce que font ceux qui ont du blé, qui en ont vraiment, les

emplois propres, les emplois habillés, je vous expliquerai ça plus tard, eux ils sortent pas, ils travaillent dans les gratte-ciel, ils y habitent, ils y naissent, y meurent, y'a tout ce qui leur faut, des passerelles qui relient les buildings proches et des ascenseurs jusqu'aux quartiers souterrains sécurisés, avec accès aux magasins, aux restaurants, aux boutiques de luxe et aux navettes ultra-rapides qui les conduisent vers d'autres ascenseurs et d'autres buildings, tout ça sans jamais avoir à se coltiner cette saloperie qui tombe du ciel et finit par faire des cloques sur la peau si on reste trop longtemps en dessous. Et puis ça infecte les plaies, cette pluie brune, verte, ça bousille les pansements, c'est pour ça que je sortais le moins possible, je voulais pas crever de septicémie. Tout le monde sort avec un parap mais moi les miens je les paume, je les oublie dans les bars, chez les clients, à force ça fait chier alors je fais sans, je me mouille la tronche, c'est pas bien grave au fond. Parap c'est pour parapluie, c'est comme ça qu'on dit dans la rue, ici le langage part en lambeaux partout, les mots on les bousille, on les coupe, on les ampute, comme des vics, personne en a plus rien à foutre. Cette fois j'étais obligé de sortir, pas moyen de faire autrement si je voulais mon blé, j'y avais droit, je l'avais gagné. C'est comme ça que ça marche dans le job, jamais de règlement automatique, on touche le fric des sets au coup par coup, faut venir chercher les cartes de paiement et créditer son compte soi-même, et faut le faire vite, on a pas le droit de faire une nouvelle séance avant d'avoir retiré sa dernière carte, on peut le faire si ça nous chante, si on aime les bourre-pifs et les passages à tabac, mais elle sera pas comptabilisée. Je crois que c'est pour éviter les fraudes et les abus. J'ai pris le journal pour plus tard, Bob a rien dit, il gueulait déjà depuis un moment, il parle tout seul, il dit qu'il a fait la guerre, il sait même plus où, j'ai fini le fond de café serré qu'il m'avait laissé dans un thermos, posé sur un coin de son kiosque à journaux ambulants où les rares clients venaient acheter du porno, et je suis parti à pied. Un ciel gris de pollution sans lumière, la pluie, le bruit, la circulation et son vacarme de rotatives, du verre fumé et du béton partout, sur des kilomètres de hauteur. C'est ça, Delta-02, la putain de ville où je suis né, où je voudrais pas mourir, une de ces dix mille villes verticales construites y'a des plombes pour lutter contre la surpopulation, la déforestation, la fonte des glaces, ce genre de conneries, vous avez dû en entendre parler. Des villes verticales. Pour moi c'est des bidonvilles sur pilotis mais je demande pas mieux, l'urbanisme c'est pas mon fort, tant que j'ai un toit au-dessus de ma tête pendant que je dors ça me va. Il était même pas neuf heures,

jusque-là c'était peinard, une journée moisie comme les autres. Ç'allait pas durer. C'est en tournant à l'angle de la huitième que je suis tombé sur Garrett.

Garrett, 19

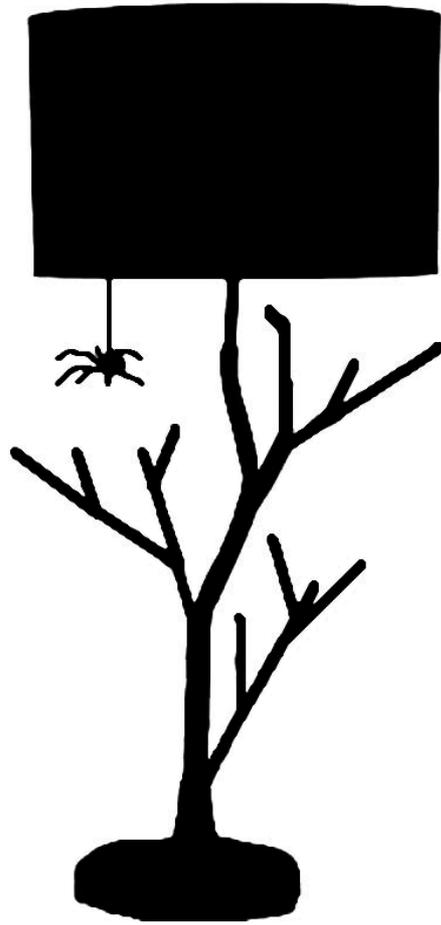
Phil a toujours été un enfoiré, une ordure, un fumier, un traître, un nave, une huître, la raclure de chiotte la plus finie qui soit. On était amis, avant. J'en parle au passé parce qu'il est mort, quand c'était déjà, dans la semaine, quand tout a pété là-haut, dans le bidonville. Ici on voit que dalle, les journées elles existent pas. Tout est comme avant. J'ai pas pu être là quand on l'a mis six pieds sous terre. À supposer qu'il ait eu droit à tout le ramdam. Je suis au courant de rien, j'ai même pas la télé. Le spectacle m'aurait plu. J'ai préféré plier les gaules, j'avais toute une clique de connards au derche. Si je me tiens tranquille, tout se passera bien. Je sais que ça ira. J'ai fait le plus dur. J'ai survécu. C'est dommage quand même. J'ai toujours eu un goût pour les enterrements. Le cérémonial. Les discours. Les fringues sombres. Les concetés débitées par le cureton. Puis les larmes, aussi, faut être honnête. C'est pas que j'aime voir les gens souffrir, ça me rassure de savoir que je suis pas le seul à m'en prendre plein la tronche. Chacun prend sa part à la grande saloperie universelle, rien de plus normal. J'ai eu mon lot, tu commences à le savoir. Ça fait longtemps que je m'étais plus enregistré, j'ai eu des imprévus comme on dit, et puis je savais pas ce que tu devenais. J'espère que ça va, que tu me pardonnes pour Phil. C'est con mais j'ai du mal à revoir son visage, pourtant ça fait des années que je le connais. Je me rappelle sa démarche, son air pressé toujours, ses cheveux en bordel et son imper pourri. J'ai toujours cru qu'il l'avait piqué à un clodo. Obligé de se couvrir avec la bruine qui tombe nuit et jour, des substances chimiques en pluie perpétuelle, on dit que c'est à cause des anciennes centrales au phosphore, elles auraient contaminé la troposphère ou je sais pas quoi. À mon époque elles fonctionnaient encore, les longues cheminées noires derrière les buildings comme des flingues encore fumants. Maintenant y'a plus rien à mon avis. L'enterrement il a même pas dû avoir lieu. C'est sûr qu'il se tramait quelque chose de bizarre, avec cette lueur qu'arrêtait pas, et les gens qui s'enfermaient chez eux ou qui escaladaient les murs pendant que ça cramait autour.

On va pas pleurer non plus. En un sens c'est bien fait pour leurs gueules. Ça fait au moins trois ou quatre jours que je suis là. Je sais pas quand je vais sortir. Ça me dit trop rien de refoutre les pieds dehors, dans cette ville qui pue, qu'est dégueulasse, où il pleut tout le temps de la pourriture liquide qui te rentre par le cuir chevelu et les oreilles à te faire fondre la couenne. J'en ai plein le cul de tout ça. J'ai eu du bol de trouver les cassettes. Feng shui y'a marqué dessus, avec des noms pas nets et des numéros, des logos vachement tartes. J'en ai mis une dans le vieux magnéto qu'a l'air d'avoir pris l'humidité et je m'enregistre par-dessus. Une fois à la surface, je mettrais les cassettes d'ici avec celles de ma balance, quand je me ferais tuer tu recevras tout et tu comprendras. Le son c'est pas génial, ça résonne un peu avec les galeries, les gros tuyaux en béton. Il en part dans tous les sens, moi je suis au centre, dans la cabane de l'autre siphonné. Le bunker. Bon, je vais pas repartir de zéro, y'aurait trop long à dire, et puis normalement tu connais déjà tout ce qui s'est passé avant. Désolé pour ce que j'ai dit au début mais c'est la vérité, Phil c'était qu'une truffe, un abruti, le mec sans rêves, sans ambitions, un trou-du-cul, quoi. On pouvait pas lui faire confiance, c'est quand même à cause de lui tout ce bordel. Il a jamais été foutu de faire quoi que ce soit correctement, j'aime pas dire du mal des morts mais il en tenait une couche. J'ai fait ce qui me semblait le mieux pour toi. Quand je suis descendu ici, dans les égouts, j'ai bien refermé la plaque et j'ai couru dans un de ces tuyaux remplis de merde, ç'a pas mis longtemps pour que j'entende un bruit de tonnerre et puis le souffle, un long souffle au-dessus, comme y'en a dans le désert, qu'on croit que ça va jamais finir. Je me suis dit que c'était réglé. Et après j'ai pensé à ce putain de médaillon. Je me suis barré comme un assassin, c'est clair qu'il fallait pas traîner dans le secteur. J'ai pensé t'iras le chercher plus tard, pour l'instant gare tes miches, si tu te fais gauler c'est mort pour toi. Je me dis qu'eux aussi ils sont peut-être crevés, ce serait que justice après tout. Mes yeux ils se faisaient pas à l'obscurité, c'était le noir complet dans ce foutu cylindre, mes croquenots ils morflaient dans ce fond d'eau croupie, de marécage, ça faisait ploc-ploc à chaque pas, ça m'enduisait les semelles, c'est épais cette caille-là, dans les égouts l'eau elle macère avec les déchets, ç'a la consistance du vomi. C'est pas très ragoûtant ce que je te raconte, je te passe les détails. Avec mon presque double-mètre je prenais toute la largeur du conduit, pour éviter la flotte j'avancais les jambes écartées au-dessus du filet de flotte qui glougloutait au milieu et puis les bras en croix, je m'étais pour pas avancer à l'aveuglette. Les tuyaux comme ça ils font des boucles, des nœuds, des labyrinthes, tout ça c'est mon domaine, je t'en

parlerais peut-être une autre fois. J'ai marché pendant une heure ou deux, je me suis laissé guider, porter par la vase en ruisseau entre mes jambes. Quand j'ai eu l'impression d'être assez loin, je me suis arrêté et j'ai pioncé là, la tête sur le ciment. C'est dans la nuit, enfin la nuit de ce qui était déjà la nuit pour moi, parce qu'on y voyait pas grand-chose, je sais pas si tu me suis, que quelque chose m'a réveillé. Un truc s'agrippait à moi, à ma jambe. J'ai pensé à un rat ou à un ragondin, en foutant la main dessus j'ai senti que c'était mou, que ça s'accrochait à mon bras. Y'avait de la lumière qui venait de derrière, j'ai foutu des coups de latte pour virer la chose, je remuais la patte, j'ai réussi à m'en débarrasser, la lumière est arrivée à ma hauteur, ç'a éclairé le mur et j'ai vu une petite pieuvre brune, gluante, qui dégoulinait sur la paroi et retombait dans le cours d'eau. Je me suis relevé et j'ai vu un type ridé en ciré jaune avec une lampe-torche scotchée sur le casque. Il m'a demandé si je m'étais paumé, je comprenais rien, il bouffait tous les mots, ce con ouvrait à peine la bouche, il se gardait des syllabes entre les gencives. J'ai dit que je venais d'arriver et il a voulu que je le suive. J'ai trouvé ça louche, les égouts j'en ai vu des kilomètres, ça c'est sûr, et une pieuvre comme ça jamais. Maintenant je sais que y'en a partout, qu'elles se traînent à travers cette merde bétonnée sur laquelle on a construit la ville. C'est peut-être à cause des centrales, de la pluie infecte qui s'infiltre dans le sous-sol. J'ai demandé au gars ce que c'était, s'il bossait ici, il a rigolé, il a dit que personne pourrait bosser dans un endroit pareil. Il y vivait avec sa femme et ses deux gosses depuis huit mois, on les avait foutus dehors de chez eux. Ils habitaient dans le dix-septième district, le bidonville. Ils étaient allés dans un squat mais ils avaient failli se faire buter, en faisant les poubelles un type lui avait dit qu'il vivait dans les égouts et ils l'avaient suivi. Les pieuvres il les connaissait, c'était son principal problème, ça et la bouffe, et Hutch, enfin ça c'est réglé grâce à moi. Les petites brunes elles sont pas méchantes, c'est les mâles, ils s'agrippent à toi pour avoir chaud, les redoutables c'est les femelles, plus grosses, blanches, phosphorescentes, elles ont comme des crocs, elles essaient de te mordre en vampires, une fois qu'elles s'accrochent à toi elles te sucent le sang, si tu les enlèves pas vite elles t'envoient un poison et le seul moyen de les gicler c'est d'amputer le membre sur lequel elles sont. Il s'appelait Gary, j'ai dit que c'était marrant, moi c'était Garrett. Gary, Garrett, drôle de coïncidence. Il m'a emmené chez lui, un cagibi en tôle ondulée fait en matos de récupération sur dix mètres carrés maxi, heureusement que ses moutards et sa femme étaient petits, ils prenaient pas trop de place. Il avait bricolé un réchaud. Il a bien voulu que je mange

avec eux. D'après lui des gens à la rue qu'avaient décidé de vivre dans les canalisations y'en avait mille ou deux mille rien que dans le seizième, à la limite avec le quinzième y'a des plaques en fonte et on peut plus passer, ici ça s'étendait sur au moins quatre niveaux de conduits, de plus en plus sales en descendant, il était jamais allé plus bas. On était sous le dix-septième, y'avait moins de monde, à cause de la puanteur, de la pollution. C'était moins gerbant plus loin mais ils avaient peur de la foule, avec sa rombière et ses mouflets on aurait dit des animaux, des crevettes ou des marcassins. Ils remontaient tous les deux ou trois jours dans le bidonville pour faire les poubelles et se laver dans le lac à côté de la vieille centrale. Tout ce qui leur faisait peur, c'était l'autre, le chef, Hutch, le seigneur des pieuvres qu'ils disaient. Un malade qui terrorisait les gens des égouts, il vivait tout en bas d'après la légende, il remontait, d'étage en étage, en charriant toute une flopée de ces crevures à tentacules, il les avait dressées comme des chiots, il se pointait et fallait lui donner tout ce qu'il demandait, sinon il t'envoyait ses pieuvres et c'était foutu pour toi. J'ai pensé qu'ils étaient pas bien, ils m'ont paru jetés, j'ai avalé leurs spaghettis dans une assiette en carton et je me suis cassé. Je pensais qu'il fallait que je remonte à la surface, qu'en restant là un jour de plus j'allais devenir comme eux. J'ai marché encore, beaucoup plus longtemps que la première fois. Gary a été sympa, il m'a laissé un briquet et une lanterne, grâce à ça j'ai pu trouver un renforcement dans un conduit, une cavité où j'avais la place de m'asseoir en repliant les genoux. J'ai dormi et cette fois personne m'a réveillé. En sortant j'ai senti que les parois étaient pas les mêmes que la veille sur la partie basse, elles étaient couvertes d'une écume dégoûtante. Ç'avait la même consistance que la petite pieuvre qui s'était ventousée à ma canne. J'avais criavé et dormi, mes idées étaient nettes, ce qu'il fallait c'était revenir sur mes pas, demander à Gary de rechercher pour moi le médaillon dans ce putain de lac. L'ennui c'est que des embranchements y'en a des tas, j'ai fait mon possible mais j'ai pas réussi à le retrouver. Au lieu de ça je suis tombé sur une plaque d'égout qui devait donner sur le dix-septième. Elle était bloquée. Les trois autres que j'ai repérées après c'était pareil. Je comprenais pas. Ça devait être plus grave que je croyais là-haut. J'ai continué et je suis arrivé à un carrefour, une place carrée plus haute de plafond, où des zigs avaient construit un petit quartier bancroche. Ma lanterne était naze, j'ai foutu le feu à un torchon enroulé sur un bout de bois, ça m'a fait une torche et j'ai vu le massacre, tout détruit, renversé, une dizaine de cadavres et de la bave grisâtre sur les débris. Ça sentait les représailles à plein nez. Je voyais pas dix mille explications. Ce putain de

seigneur des pieuvres existait vraiment. C'est pas tout ça mais j'ai la dalle, j'ai vu qu'il avait des conserves et un réchaud, je vais me faire un truc qui cale, corned-beef et haricots. Je m'en sors pas si mal. Tout s'arrange. Ça finit toujours par s'arranger, à condition de faire quelques sacrifices. Phil et moi on a été plongés dans une belle piscine de merde, mais quand je me remémore tout ce qui s'est passé depuis le début je me dis que mon parcours a une gueule de quinte flush. Y'a plus qu'à attendre. D'ici quelques jours j'irai chercher ce qui m'appartient, je serai plein aux as et cette vie de con sera derrière nous.



Éditions de l'Abat-Jour

<http://www.editionsdelabatjour.com>